

Hommage à l'Arménie

COMPTE-RENDU

de la Manifestation qui eut lieu

le 9 avril 1916

dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne

DISCOURS

DE

MM. Paul DESCHANEL, Paul PAINLEVÉ,

l'abbé WETTERLÉ, Anatole FRANCE

Texte de l'*Hymne Arménien*, rédigé par Maurice BOUKAY

A la France, poème de M^{lle} Armène OHANIAN.

Traduction de poésies arméniennes.

En vente au Profit du Secours National Arménien

PARIS

EDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

1919

Prix : 4 fr. 50

PUBLICATIONS

DE

L'UNION INTELLECTUELLE ARMÉNIENNE
DE PARIS

VI

Hommage à l'Arménie

Hommage à l'Arménie

COMPTE-RENDU

de la Manifestation qui eut lieu

le 9 avril 1919

dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne

DISCOURS

DE

MM. Paul DESCHANEL, Paul PAINLEVÉ,

l'abbé WETTERLÉ, Anatole FRANCE

Texte de l'*Hymne Arménien*, rédigé par Maurice BOUKAY

A la France, poème de M^{lle} Armène OHANIAN.

Traduction de poésies arméniennes.

En vente au Profit du Secours National Arménien

PARIS

EDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

1919

AVANT-PROPOS

Le 9 avril 1916, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, eut lieu une manifestation solennelle en l'honneur de l'Arménie; répondant à l'appel de la Société Franco-Etrangère, qui l'avait organisée, les plus éminents représentants de la France y participèrent. M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés et membre de l'Académie Française, M. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique, membre de l'Institut, le maître Anatole France, l'abbé Wetterlè, apôtre de l'Alsace, y prirent la parole pour stigmatiser le crime gigantesque commis par les Turcs et les Allemands en Arménie, et pour rendre hommage à l'héroïsme du peuple arménien, à l'œuvre séculaire de civilisation accomplie par lui en Orient. On était au plus fort de l'âpre lutte: tous affirmèrent leur certitude de la Victoire du Droit, et tous affirmèrent aussi que la régénération de la libre Arménie serait une des conséquences inévitables de cette victoire. De grands artistes français,

à côté d'artistes arméniens, rehaussèrent l'éclat de cette manifestation en interprétant des poèmes ou des chants d'Arménie. Un groupe choral de la Schola Cantorum, dirigé par Vincent d'Indy, exécuta quelques-unes des plus belles mélodies arméniennes liturgiques et populaires. M. Sullivan, de l'Opéra, chanta, devant l'assistance debout, l'Hymne arménien, dont les paroles avaient été écrites par Maurice Boukay d'après un vieux chant patriotique arménien. Cette mémorable et grandiose cérémonie, à laquelle assistaient les représentants autorisés de toutes les nations alliées, procura un profond réconfort aux Arméniens du monde entier, les encouragea dans leur pénible lutte, renforça leur foi dans le triomphe final de leur cause.

Nous reproduisons dans la présente brochure, d'après le numéro de mai-juin de la Revue Franco-Etrangère, le compte rendu entier de la séance du 9 avril, avec les discours prononcés, les poèmes récités, le texte de l'Hymne arménien et tous les détails du programme. Cet ensemble mérite d'être éternellement conservé, comme un document historique, qui constitue une des plus belles expressions de la générosité française et la plus haute récompense morale qu'aient reçue

le labeur, la lutte et le martyre de l'Arménie pour la civilisation et pour la liberté.

Bientôt — nous en demeurons certains, malgré toutes sortes d'intrigues — cette récompense morale sera confirmée par la réalisation des promesses faites à l'Arménie en cette admirable journée du 9 avril et répétées ensuite, en des formules plus précises, par les chefs des gouvernements alliés.

L'heure est arrivée où les Alliés, qui combattirent pour le Droit et dont une victoire complète couronna l'héroïque lutte, se pencheront vers l'Arménie pour lui dire, d'après les nobles paroles d'Anatole France : « Ma sœur, lève-toi ! ne souffre plus ! tu es désormais libre de vivre selon ton génie et ta foi ».

U. I. A. P.

Paris, 5 juin 1919.

Hommage à l'Arménie

Le désastre sans exemple qui a frappé le peuple arménien, a soulevé l'indignation la plus profonde chez toutes les nations de véritable civilisation. De nombreux articles, des conférences, des interpellations ont fait connaître chez les Alliés et chez les neutres, les détails horribles des massacres et des déportations dans lesquels plus d'un demi-million de créatures humaines, femmes, enfants, vieillards, ont péri, victimes de la férocité turque.

En France, comme dans les autres pays, des souscriptions sont ouvertes pour venir en aide aux débris de la population arménienne de Turquie, réfugiés au Caucase et en Egypte ou déportés en Mésopotamie. La France est unanime à accorder sa sympathie compatissante au peuple arménien, dans son immense malheur. Mais peu nombreux étaient chez nous ceux qui connaissaient ce peuple lui-même, son rôle historique, la part importante qu'il a prise à la civilisation. Un hommage solennel à la culture arménienne, rendu par l'élite française, était nécessaire.

Cette solennité littéraire et artistique, organisée sur l'initiative du Comité de direction de notre Association, avec le concours d'éminentes personnalités du monde politique et intellectuel, a eu lieu

le dimanche 9 avril, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul Deschanel, de l'Académie Française, président de la Chambre des Députés.

Un groupe de dames françaises accueillant cette initiative avec une généreuse sympathie, avait formé un Comité de propagande pour contribuer au succès de cette solennité et pour entreprendre une campagne en vue de faire connaître en France l'Arménie, sa culture et sa cause.

Faisaient partie de ce Comité :

Mesdames Paul Adam, Caroline André, Jacques André, Bergson, Princesse Bibesco, Emile Borel, L.-L. Brach, René Brice, Georges Cain, Chayet, Henri Coulon, Decorï, Paul Deschanel, Escoffier, Escudier, Jean Finot, Goudchau, Fernand Halphen, Edouard Herriot, Lauth-Sand, Georges Lecomte, Sébastien-Charles Leconte, Leygues, de Margerie, Ménard-Dorian, Pierre Mille, Comtesse M. de Noailles, Peneau, J.-H Rosny aîné, Sicard, Eugène Simon.

Nous étions persuadés que le public parisien se ferait un devoir d'assister à cette manifestation de générosité et de justice. Plus de 3.000 personnes répondirent à notre appel et acclamèrent longuement les orateurs illustres et les excellents artistes qui magnifièrent de la plus admirable manière l'Arménie. A tous les artisans de ce mémorable triomphe, les « *Amitiés Franco-Etrangères* » sont heureuses d'adresser leurs plus chaleureux remerciements. Si jamais plus éclatant hommage ne fut rendu à un peuple opprimé, c'est aussi que jamais aucun d'eux ne fut plus digne par l'étendue de ses malheurs et, selon la parole d'Anatole France, par la constance avec laquelle il les a supportés, d'aussi exceptionnels honneurs.

Nous en publions intégralement et dans l'ordre où ils se sont déroulés, le compte rendu, afin que tous ceux qui n'ont pu pénétrer à la Sorbonne, le 9 avril, comme tous les philarmènes, y puissent retrouver le caractère même fidèlement reproduit, de cette Journée historique.

*
* *

Sur l'estrade avaient pris place : MM. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Inventions intéressant la Défense nationale, membre de l'Académie des Sciences; Anatole France, membre de l'Académie Française, président de l'Association des *Amitiés Franco-Etrangères*; l'abbé Wetterlé; MM. Berly, Boyer, Boutroux, F. Buisson, F. Brunot, Charles Brun, René de Chavagnes, Henri Coulon, Ernest Denis, Jean Finot, S.-Charles Leconte, H. Marcel, Pierre Mille, Louis Renault, Ch. Richet, J.-H. Rosny aîné, J. Rouché, G. Séailles, membres des Comités, directeurs de l'Association; MM. Aulneau, chef-adjoint du cabinet de M. Deschanel; Victor Bérard; Bourguignon, chef-adjoint du cabinet de M. Painlevé; Doumergue; F. Febvre, ex-doyen de la Comédie-Française; Helmer, avocat au Barreau de Colmar; F. Herold, vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme; Larnaude, doyen de la Faculté de Droit; Laugel, ancien député au Reichstag; Albert Mockel; A. Potocki, directeur de la *Revue de Pologne*; J. Reinach, ancien député; A. Tchobanian, le grand poète arménien; Mmes C. André, Brach, G. Cain, Chayet, Coulon, Escudier et Sicard, membres du Comité de propagande, etc.

On remarquait dans l'hémicycle : M. le colonel Renault, représentant M. le Président de la République; S. E. M. W. G. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, et Madame; S. E. M. Matsui, ambassadeur du Japon et M. Tatsuké, chargé d'affaires à l'ambassade du Japon; S. E. M. Vesnitch, ministre de Serbie; S. E. le Ministre

de Perse et M. le conseiller de la Légation de Perse; S. E. M. le Ministre de Grèce et M. A. Vlasto; S. E. M. le Ministre du Brésil; S. E. M. le Ministre de Chine; S. E. M. Joao Chagas, ministre du Portugal, et Madame; S. E. M. Bompard, ambassadeur de France, et Madame; M. le Conseiller de l'Ambassade d'Angleterre; M. le Conseiller de l'Ambassade d'Italie; M. le Premier Secrétaire de l'Ambassade de Russie; MM. de Panafieu, F. Wiet, consul de France, Fouques-Duparc, et Madame; S. E. Boghos Nubar Pacha, président de la Délégation nationale arménienne; M. Payelle, premier président de la Cour des Comptes; M. le Procureur général Herbaux; M. Henry Mornard, président de l'ordre des Avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation; M. le président Pacton; M. Clément Huart, consul général de France; M. Julien Costantin, membre de l'Institut; M. Couyba, sénateur, ancien ministre, et Madame; M. P. Escudier, député de Paris; M. Charles Masson, conservateur-adjoint du Musée du Luxembourg; M. le capitaine Gsell, représentant le général Niox, directeur du Musée de l'Armée; M. le commandant Garibaldi, et Madame; M. Maurice de Waleffe, et Madame; M. Richard Brasier, et Madame; M. Georges Sachs, et Madame; M. Eram, ancien gouverneur de Mytilène, et Madame; MM. Georges Cain, Pyrame Naville, Grimanelli, le docteur Guelpa, Robert de Massy, Edgar Chahine, Fernand Le Borne; Mmes la princesse Bibesco, la comtesse de Noailles, la comtesse de Chambure, René Brice, Deschanel, la baronne du Gabé, Edmond Rostand, Eugène Simon, Decori, la baronne de Brimont, Z. Azarian, E. Lockroy, H. Porgès, etc.

Etaient représentés : M. le Président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères; les Commissions des Affaires extérieures de la Chambre et du Sénat; le Groupe des Intérêts Français à l'étranger; les Académies, les Facultés, Lycées et Collèges, l'Ecole Centrale, l'Ecole Alsacienne, l'Alliance Française, l'Alliance Franco-Belge, la Ligue de l'Enseignement, l'Association

des Etudiants et celle des Etudiantes, l'Ecole des Hautes-Etudes sociales, la Presse française et étrangère, etc.

S'étaient excusés : M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, ancien président du Conseil qui avait accompagné au front M. le Président de la République; M. Laurent, préfet de police; M. Delanney, préfet de la Seine; M. Mithouard, président du Conseil municipal de Paris; M. le général de Lacroix; Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique; MM. Paul Bourget et Marcel Prévost, de l'Académie Française; MM. S. Lhopiteau, Mascle, Poirrier, de Selves, sénateurs; MM. Bergson, Borel, A. Lebon et Georges Lecomte, membres des Comités directeurs de l'Association, etc.

Dans la Tribune d'honneur, une délégation de la colonie arménienne de Paris entourait le Révérend Père Kibarian, archiprêtre arménien de France et de Belgique.

*
* *

PROGRAMME

Le programme, illustré par Edgar Chahine, le grand artiste arménien, d'après un vieux manuscrit, était vendu au profit de l'œuvre du Secours Arménien, par de jeunes dames françaises et arméniennes, secondées par les commissaires de l'Association. Vendeuses et commissaires portaient un insigne aux couleurs arméniennes: bleu, rouge, vert.

Après l'exécution de la *Marseillaise* par un groupe choral de la « Schola Cantorum », dirigé par M. Vincent d'Indy, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés, ouvre la séance et prononce le discours suivant :

Discours de M. Paul Deschanel

Président de la Chambre des Députés

Mesdames et Messieurs,

Sous les auspices des *Amitiés Franco-Etrangères*, nous venons préparer ici un grand acte de justice.

Un peuple s'est rencontré aux lieux les plus vénérables de la terre, intelligent, laborieux, cultivé, mariant la finesse asiatique à l'esprit de l'Europe, avant-garde de la civilisation gréco-latine en Orient, qui un jour mêla son destin, sous les Lusignan, à celui de la France ; qui, après avoir goûté la puissance et la gloire, tomba sous le joug ottoman, et dont l'existence, depuis lors, n'a été qu'un long supplice : tantôt, le silence du sépulcre, coupé, de loin en loin, par un psaume liturgique, évocation de la liberté perdue ; tantôt les massacres, les incendies, les pillages, les viols, les proscriptions, les conversions forcées, les exactions de toutes sortes. Des Arméniens proscrits, errants, implorèrent l'Europe. L'Europe, au Congrès de Berlin, se porta garante de la sécurité de l'Arménie.

Promesse vaine ! Alors, de France, d'Angleterre, d'Italie, de Russie, de Belgique, de Suisse, d'Amérique, des voix généreuses s'élevèrent et, parmi elles, celle de l'écrivain illustre, de ce maître de notre langue, Anatole France. A chaque protestation nouvelle répondaient de nouvelles tueries, et cet héroïque martyr d'un peuple devenait le scandale du genre humain. Pourquoi ?

Parce que l'Allemagne, dès lors, préparant le vasselage de la Turquie, soutenait le sultan qui

ordonnait les massacres. Elle préludait de la sorte à cette barbarie organisée qui, dans sa pensée, devait lui permettre de régner par l'épouvante. Et quand la grande guerre éclata, oh ! quelle occasion magnifique d'en finir avec l'Arménie ! D'ailleurs, n'était-elle pas un obstacle aux ambitions germaniques ? Ce grand bastion chrétien, dont les habitants s'obstinaient à vivre, ne barrait-il pas la route qui devait porter de Hambourg à Bagdad la suprématie allemande ? Au lendemain du rembarquement des alliés à Gallipoli, le décret du 2 juin 1915 ordonna la déportation en masse des Arméniens en Mésopotamie. Or, vous savez ce qu'il fallait entendre par déportation en masse : à chaque pas, hommes, femmes, enfants, succombaient sous le couteau des Kurdes ou étaient jetés à l'Euphrate. Plus de 600,000 Arméniens périrent ainsi dans un immense guet-apens. Leurs prêtres, leurs évêques furent pendus, fusillés et noyés ; les députés arméniens au Parlement ottoman furent assassinés près d'Alep. Et comme toujours, la résistance des victimes fut présentée par les bourreaux comme révolte et trahison.

C'est ce crime, un des plus grands de l'histoire, que nous venons flétrir à la face du monde. Le comité organisateur de cette manifestation a voulu lui donner un caractère exclusivement français. Tout le monde comprendra que les Arméniens, sous le deuil qui les accable, gardent le silence.

C'est l'Allemagne d'abord que nous rendons responsable de ces forfaits. C'est l'Allemagne, qui, signataire du traité de Berlin, a violé ses engagements en laissant un sultan sanguinaire torturer les Arméniens, comme c'est l'Allemagne qui, garante de la neutralité belge, a ravagé la Belgique. Cependant qu'à La Haye elle combattait les extensions de

l'arbitrage proposées par nos plénipotentiaires, s'ingéniant à réserver les chances de guerre au moment même où nous nous efforcions de les réduire, en Orient, elle couvrait toutes les violences qui pouvaient assouvir ses convoitises.

Et ce n'est pas le moindre châtement de l'Allemagne, — avant le châtement suprême qui l'attend, — ce n'est pas le moindre châtement de cette race qui se pique de personnifier une culture supérieure et qui prétend traîner l'univers à sa remorque, que de ses victoires dépend l'asservissement des peuples et de ses défaites leur libération. Oui, la Prusse s'est agrandie en violant partout le principe des nationalités, en Pologne, en Danemark, en Alsace-Lorraine. Partout, les nations captives, attendent du triomphe des alliés leur salut, Arméniens, Syriens et Libanais, Serbes et Yougo-Slaves, Tchèques, Roumains de Transylvanie, Italiens de Trente et de Trieste, Polonais, Belges, Alsaciens-Lorrains. Et les neutres, molestés, insultés, attendent de notre victoire leur sécurité, le respect de leur dignité et de leurs droits, les Etats-Unis, la Hollande, la Norvège, la Suisse. Toutes les forces d'humanité sont unies contre le génie du mal.

Patience! La France, que l'héroïsme sublime de ses enfants a replacée à son rang, la France peut dire à l'Allemagne: « Tu jettes la fleur de ta jeunesse et ton idéal d'autrefois en d'inutiles carnages. Tu t'es trompée: tu as jugé la France sur une écume cosmopolite qui, à la surface de Paris, la cachait à tes yeux. La France, à qui tu prodiguais tes mépris, est apparue sur la Marne, au Grand-Couronné, sur l'Yser, à Verdun, plus vaillante, plus grande que jamais. Tu essayais de faire croire — et il se trouvait des ignorants et des naïfs pour écouter tes fausses leçons — que l'Allemagne était jeune et que

la France était vieille, comme si le Brandebourg ou la Prusse étaient toute l'Allemagne, comme si Charles-Quint était plus jeune que Henri IV, Otton que Philippe-Auguste et Attila que Clovis!

Toute cette science menteuse, nos soldats l'ont percée à jour en montrant, avec leurs visages intrépides, la vraie figure de la France.

Un grand ministre anglais me disait l'autre jour : « La France sauve la liberté du monde. » Oui ! serrons sur notre cœur, dans une étreinte fraternelle, tous les souffrants dont elle défend la cause. En même temps que l'Arménie, je salue ici l'Alsace, et je ne crois pas pouvoir rendre aux Arméniens un hommage plus intime qu'en y associant nos frères exilés.

Je salue un des chefs qui ont été ses champions au Reichstag et à la Délégation d'Alsace-Lorraine, en attendant le bonheur suprême — espoir de toute ma vie — de leur souhaiter la bienvenue à la Chambre française.

Vous rappelez-vous, monsieur l'abbé Wetterlé, qu'un jour, comme vous aviez souri vous et Hansi, de je ne sais quel pédant, les Allemands, pour achever de gagner le cœur de l'Alsace, ne trouvèrent rien de mieux que de vous mettre en prison, et — chef-d'œuvre d'esprit ! — à Colmar, au milieu de vos électeurs et de vos ouailles. A l'expiration de votre peine, vos fidèles Alsaciens vous attendaient pour vous acclamer. Et un de nos amis vous apporta la Jeanne d'Arc de Mercié, que nous vous envoyions, plusieurs de mes confrères et moi. Nous étions toujours là, avec vous, avec l'Alsace, tout près d'elle. Toujours la flamme sacrée veillait. Nous pensions à l'Arménie et nous pensions aussi à l'Alsace-Lorraine.

L'Alsace-Lorraine délivrée, fêtera bientôt avec nous l'Arménie délivrée.

Les feux de l'aurore éclairent l'Arménie quand nous sommes encore dans la nuit ; aujourd'hui, c'est le rayon de la France qui va réchauffer sa tristesse. De notre antique Sorbonne, de la montagne sainte, acropole des lettres et des sciences, d'où la pensée française depuis cinq siècles, verse au monde la lumière, la France, tenant embrassés tous ses fils, répond par un cri d'amour à ton gémissément, ô glorieuse Arménie, qui toi-même, jusque dans l'ombre de la servitude, gardais le secret des lettres, des arts et de la liberté de conscience. Et le jour où, après avoir vu les aigles vengeresses de la Russie à Erzeroum, témoin de tant d'horreurs, tu apercevras nos couleurs sur la cathédrale de Strasbourg et sur la cathédrale de Metz, une aube nouvelle illuminera la fierté de tes monts ; tu jetteras enfin ta croix et tu marcheras, toi aussi, dans la justice !

Télégrammes de l'Étranger

M. Paul Deschanel donne la parole à M. René de Chavagnes, secrétaire général de l'Association, pour la lecture des télégrammes :

Mesdames, Messieurs,

Le solennel hommage que nous rendons en ce jour à l'Arménie, à son génie et à sa noble infortune, a trouvé un écho dans tous les cœurs généreux du monde civilisé. En voici quelques témoignages, choisis parmi les plus significatifs :

Du Président de la Chambre des Lords :

A l'occasion de la réunion organisée par l'Association des " Amitiés Franco-Etrangères " pour rendre hommage à l'Arménie, je tiens à vous exprimer au nom de la Chambre des Pairs, leur profonde sympathie pour le vaillant peuple arménien si cruellement éprouvé.

BUCKMASTER
Lord Chancellor.

De *Lord Bryce*, l'éminent historien et philarmène, ancien ministre, ancien ambassadeur :

J'ai reçu avec le plus grand plaisir l'invitation pour votre solennité à la Sorbonne.

Je serais venu avec plaisir me joindre à mes amis français pour la cause de liberté et de justice que vous défendez pour l'Arménie douloureuse.

Je suis cependant obligé de rester à Londres le 9 Avril, car je suis président de la Section anglaise du Comité des Parlementaires Franco-Anglais, et je dois recevoir la délégation des députés et sénateurs français.

Priez donc instamment le Comité de votre Association de présenter mes vœux pour le succès de votre réunion et mes regrets de ne pouvoir me joindre à vous.

BRYCE.

Les Membres du Comité Anglais pour l'Arménie et ceux de la Caisse de Secours (du Lord-Maire) pour les réfugiés Arméniens ont voulu vous envoyer leur salut fraternel à l'occasion de

la Séance Artistique et Littéraire en faveur de l'Arménie, qui doit se tenir à Paris. Il ne sera malheureusement possible à aucun d'entre nous de quitter en ce moment l'Angleterre pour être à vos côtés comme nous en aurions eu le désir. Mais nous nous réjouissons de tous ces témoignages d'une sympathie profonde et efficace, que tant de Français et Françaises prodiguent à l'Arménie dans les terribles épreuves qu'elle est en train de traverser ; épreuves auxquelles elle s'est volontairement exposée pour avoir aspiré au bienfait et à la dignité de la Civilisation occidentale, et pour s'être ainsi rendue suspecte et odieuse à la barbarie du Turc, son tyran.

Comme vous, Français, nous avons travaillé, nous autres Anglais, à notre manière, en faveur des libertés et du bon gouvernement de l'Arménie, jusqu'à l'explosion de la guerre actuelle entre la Turquie et nos deux pays. Depuis, nous tâchons de venir en aide aux lamentables victimes de tous ces massacres et de toutes ces atrocités.

Nous attendons — en levant vers cette aube des yeux pleins d'espérance — l'heure où les Réfugiés Arméniens pourront être rétablis dans leur propre patrie. Cependant, nous continuerons notre tâche, fiers de saluer nos amis Français comme des compagnons de travail dans la plus noble des Causes

Aneurin WILLIAMS

Président du Comité anglais pour l'Arménie.

Arthur SYMONDS

Secrétaire du Comité Anglais pour l'Arménie.

Harold BUXTON

Honorable, Secrétaire de la Caisse de Secours pour les Réfugiés Arméniens.

De Valère Brussoff, le grand poète russe, président du Cercle artistique et littéraire de Moscou :

Cercle artistique et littéraire de Moscou vous prie de bien vouloir transmettre à M. Paul Deschanel, Président de la solennité organisée pour manifester la sympathie profonde au peuple arménien, l'expression de nos sentiments les plus cordiaux et de nos vœux sincères.

Valère BRUSSOFF

Président du Cercle.

De la Direction du Journal russo-arménien : Le Moniteur Arménien, paraissant à Moscou :

Veillez transmettre Paul Deschanel, Anatole France, et

organisateurs meeting arménophile, salutations fraternelles et cordiales. Puissent leurs nobles efforts accélérer renaissance Arménie libre, fruit victoire complète Alliés.

AMINOFF
Editeur.

DZUÉLÉGOFF
Directeur.

Du *Professeur Corradino*, Directeur d'*Armenia* à Turin :

Au nom de tous ceux qui, dans ma patrie, ont le culte de l'humanité, qui pleurent sur les malheureux d'Arménie, qui invoquent pour elle l'heure de la justice, je voudrais joindre ma voix à celles des frères français qui se réunissent pour rappeler l'attention du monde sur le peuple héroïque.

CORRADO CORRADINO
Directeur d'*Armenia*.

De *Léopold Favre*, le grand philarmène suisse, au nom des Amis suisses des Arméniens :

Nous, Suisses, qui, depuis vingt ans sommes en relations suivies et personnelles avec les Arméniens dans leur pays, nous les aimons, car nous connaissons leur rôle dans la marche de la civilisation et nous savons aussi quelles sont les admirables réserves de vertus familiales, de courage, d'amour du sol natal, de développement intellectuel qui, à travers les pires épreuves, forment l'âme de ce peuple au sein des montagnes et des vallées de son rude pays.

Profondément affligés et révoltés, nous désirons nous associer à la grande manifestation d'aujourd'hui et protester avec vous contre la destruction des Arméniens, froidement résolue et poursuivie par les moyens les plus barbares.

Nous souhaitons que la voix claire de la France aide à soulever l'indignation du monde civilisé dont le devoir immédiat est de porter secours aux survivants de ce peuple martyr.

LÉOPOLD FAVRE.

4. **Chant de Labour, mélodie populaire arménienne,**
transcrite et harmonisée par le R. P. KOMITAS.

Le Chœur de la *Schola Cantorum*.

Tire la charrue, tire, ô bœuf,
Use ton collier ;
Que dieu garde ton maître,
Il t'en fera un tout neuf.

Les rayons du soleil tombent dans les sombres vallées ;
Dieu récompense le laboureur ;
La charrue pointue marche dans le sillon,
Suivie par le maître et les serviteurs.

Sème, sème, ô laboureur,
Ta besogne est sainte.
Dieu, donne mille pour un !
Maître et serviteurs l'en conjurent.

5. **Poésies populaires Arméniennes (Traduction A. T.).**

a) *Le chant de l'eau.*

b) *La tourterelle et le geai.*

M^{lle} MAILLE, de la Comédie-Française.

Le chant de l'eau

*Par cette montagne qui est là-bas,
L'eau descend et traverse le village.*

*Un beau brun s'approche de l'eau,
Y lave ses mains et son visage.*

*Il lave ses mains et son visage,
Puis il s'adresse à l'eau et lui demande.*

*— Eau, de quelle montagne arrives-tu,
Ma petite eau douce et fraîche ?*

*— J'arrive de cette montagne,
Où il y a de la neige vieille et nouvelle.*

*— Eau, vers quel ruisseau t'en vas-tu,
Ma petite eau douce et fraîche ?*

— *Je vais vers ce ruisseau
Aux bords duquel poussent des violettes en abondance.*

— *Eau, vers quelle vigne t'en vas-tu,
Ma petite eau douce et fraîche ?*

— *Je vais vers cette vigne
Dont le possesseur est le vigneron lui-même.*

— *Eau, vers quel jardin t'en vas-tu ?
Ma petite eau douce et fraîche ?*

— *Je vais vers ce jardin
Où le rossignol chante doucement.*

— *Eau, quelle plante arroses-tu,
Ma petite eau douce et fraîche ?*

— *J'arrose cette plante
Qui donne de la pâture à l'agneau.*

— *Eau, vers quelle fontaine t'en vas-tu,
Ma petite eau douce et fraîche ?*

— *Je vais vers cette fontaine
Où ta bien-aimée vient boire de l'eau.*

Le Geai et la Tourterelle

Le geai dit à la tourterelle :

— *Pourquoi pleures-tu des larmes de sang,
Qui s'en vont tomber dans le mince ruisseau ?*

La tourterelle dit au geai :

— *Le printemps s'en est allé, l'hiver est arrivé ;
L'eau des sources est tarie,*

*Le parfum des fleurs s'est évanoui,
Et les perdrix ont cessé de chanter ;*

*Laisse-moi pleurer,
Pleurer des larmes de sang.*

*Le geai dit : — Ne pleure pas,
Bientôt reviendra le bon printemps,
La lumière s'épanouira sur le monde,*

*Une issue s'ouvrira aux malheureux.
Je te prendrai sur mes ailes,
Je m'envolerai sur les arbres hauts,
Je te conduirai sur la montagne,
Je te construirai un nid parmi les rochers ;
Et la douce brise emportera nos douleurs.*

6. Choghère, Ronde populaire arménienne, transcrite
et harmonisée par le R. P. KOMITAS.

M^{lle} Marguerite BABAIAN et le Chœur de la "Schola Cantorum"
Sous la direction de M. VINCENT D'INDY.

7. a) Parmi les montagnes d'Arménie H. TOUMANIAN
b) Appel (Traduction A. T.). . .

M^{lle} Yvonne DUCOS, de la Comédie-Française.

Parmi les montagnes d'Arménie

*Notre route est sombre, notre route est noire,
Et dans cette ténèbre sans fin
Et sans nulle lumière,
Depuis de longs siècles nous marchons,
Parmi les montagnes d'Arménie,
Parmi les rudes montagnes.*

*Nous portons avec nous nos trésors précieux,
Nos immenses trésors,
Tout ce qu'à travers les âges
Notre âme profonde a créé
Parmi les montagnes d'Arménie,
Parmi les hautes montagnes.*

*Mais que de fois, les hordes noires
Du désert nu
Sont venues, l'une après l'autre
Frapper notre noble caravane,
Parmi les montagnes d'Arménie,
Parmi les montagnes ensanglantées !*

*Et notre caravane, effarée, épouvantée,
Pillée, massacrée,
Traîne, tronçon par tronçon,
Ses blessures innombrables
Parmi les montagnes d'Arménie,
Parmi les montagnes endeuillées.*

*Et nos yeux regardent avec angoisse
Les étoiles lointaines,
Et fixent l'horizon
Dans l'attente de voir se lever le matin
Parmi les montagnes d'Arménie,
Parmi les montagnes verdoyantes.*

Appel

*Dieu, si tu existes,
Et si tu n'as pas créé toi-même
Les pleurs,
Les gémissements et les malédictions,
Si du poison mortel
De la haineuse envie
Tu n'as pas infecté toi-même
La pureté de l'âme,
Si tu n'as pas dit
Que la vie doit être ainsi
Un spectacle sans fin
De souffrance,
Adoucis la rage insolente
Des hommes,
Si tu es le Dieu de la paix.*

*Seigneur prompt au secours,
Dieu des justes,
Où es-tu, si tu existes ?
J'ai élevé vers toi ma prière,
Mais par l'horrible tumulte
Du carnage
S'est assourdie
Ma paisible et pure prière.*

*Et moi, enragé par une colère sauvage,
Sous la grêle des pierres
Lancées par les impies,
J'ai longtemps lutté,
Espérant en ton nom,
Faisant de toi ma gloire ;
Mais tu n'es pas venu.
Pourquoi donc je souffre tellement,
Si tu es le Dieu
De l'Innocence !*

*Pourquoi donc tardes-tu
A châtier les méchants ?
La force te manque-t-elle ?
Ne te supplions nous pas assez ?
Si ce n'est pas toi qui au malfaiteur
As donné l'épée,
Pour que les âmes paisibles
Soient durement pourchassées,
Si tu ne sais pas
Qu'ici bas, sur terre,
L'homme en souriant
Dévore l'homme,
Viens donc le voir,
Frappe et foudroie,
Si tu es le Dieu
De la Vengeance.*

Hovhannès TOUMANIAN.

8. MISERERE, vieille mélodie religieuse arménienne,
transcrite et harmonisée par le R. P. KOMITAS.

M^{lle} BABAÏAN, KAVANOZ et le Chœur en bourdon.

Lève-toi, Dieu de nos Pères,
Toi qui es le soutien des
opprimés,
Protège tes serviteurs,
Viens au secours du peuple
arménien.

O très sainte Trinité,
Au monde entier donne la
paix,
Aux malades la guérison,
Au peuple arménien la li-
berté.

9. Berceuse pour notre mère l'Arménie.
A. TCHOBANIAN.

M^{me} SEGOND-WEBER, de la Comédie-Française

*Tu es assise aux carrefours des routes,
La neige tombe et pend le long de tes cheveux ;
De sombres blessures se creusent sur ton corps,
Et tes yeux sont rouges comme des lacs de sang.*

*Quelle fée mauvaise tissa le fil de ton sort ?
Qui, en te voyant abattue et mourante,
Se rappellera que tu fus jadis la vierge
Puissante, aux yeux fiers et radieux ?*

*Tes cheveux flottaient comme un étendard
Dans la montagne libre où ton âme
S'élançait, hennissante, de cime en cime ;
Et ton sein orgueilleux se gonflait d'un lait de miel.*

*Tous les bandits l'ont convoitée ;
De monstrueux ennemis se sont rués sur toi.
Longtemps tu l'es débattue et tu as lutté,
Jusqu'au jour où, exténuée, tu l'es affaissée.*

*Et pourtant ton âme était bonne et féconde
Au milieu des énormes forces destructrices.
Tu as ajouté au monde une fleur de vie !
Du fond de la terre tes doigts ont tiré de la beauté.*

*Tu étais l'Anahit (1) aux yeux paisibles ;
Tu étais la Mère d'or aux mamelles éclatantes ;
De ton sein pleuvaient des biens, de ton regard des rayons ;
Tes lèvres étaient harmonieuses et tes mains savantes.*

*Les Barbares ont enchaîné tes mains,
Ils l'ont déchiré la chair et l'ont souillée.
Et tu devins la Mère sanglante aux mille blessures,
Trainée par les chemins du Calvaire.*

(1) Anahit était la déesse protectrice de l'Arménie païenne, la déesse du travail, des richesses ; on la surnommait « la Mère d'Or », « la dispensatrice des biens », « la patronne de l'Arménie ».

*Mais tu fus belle, tu fus vaillante dans la peine !
Sous le Malheur, ton âme demeurait ardente.
Tu brisas des jougs formidables, et de la mort
Plus d'une fois tu revins à la vie.*

*Tes yeux se fixaient toujours à la Lumière ;
Ton esprit se dirigeait vers le Monde nouveau.
Et tu l'obstinas, pendant des siècles, toute seule,
A tenir tête au torrent asiatique.*

*Le torrent grossit, s'acharna et te renversa,
Et sous ses flots ta flamme s'éteignit.
Misérable, pantelante, étendue sur le sol,
Crispée, et toujours vivante, tu attendis dans l'obscurité.*

*Parfois, la nuit, les croix des vieilles tombes
Remuaient, et les génies du mont Massis
Passaient dans l'ombre avec des lueurs de courroux ;
De tes grands lacs des rayons rouges jaillissaient.*

*Un roulement sourd de tambour traversait l'air ;
Frissonnante, tu levais les yeux,
Et tu regardais vers les cimes des monts...
Mais les ténèbres retombaient lourdes et le silence glacé.*

*Et un jour, dans une suprême secousse de douleur, tu le
redressas,
Et tu jetas un grand cri d'angoisse et de révolte.
Le monde resta sourd à ta voix ; et ton effort
Fut écrasé sous l'aveugle talon de la force brutale.*

*Parmi des feux sinistres, des monstres apparurent,
Qui te brûlèrent le cœur et t'arrachèrent les yeux.
Chassée de ta maison, tu tombas sous les vents,
Nue, gisante sur le sol, dans le sang et les cendres.*

*Maintenant tu es assise, ombre douloureuse,
Dans l'amas désolé des ruines.
La bise mord tes blessures,
Et le sang se dégotte de tes seins bleuis.*

*Lentement tu remues la tête et tu pleures,
Et d'une voix très douce tu chantes une berceuse,*

*La berceuse pour les enfants qui tombèrent dans le sang,
Et pour ceux qui se dispersèrent aux quatre coins du
monde ;*

*La berceuse pour les jeunes flammes et pour les beaux yeux
Qui s'éteignirent et s'obscurcirent,
Et pour ceux qui survivent et qui souffrent encore
Dans les cachots, dans la misère, et dans le sombre exil.*

*Assez ! la berceuse est un chant de mort !
Assez ! nous le chanterons une berceuse nouvelle :
Nous chanterons la berceuse de l'espérance et de la
vengeance !
Et les morts tressailleront sous la terre.*

*Assez ! relève la tête, et ne pleure pas !
La Douleur est sainte, la Douleur est grande et salutaire.
Rien n'est plus noble que la victime vaillante sous sa croix ;
Et c'est dans les ténèbres que l'aurore mûrit.*

*Les noirs destructeurs et les rouges bourreaux
S'évanouiront comme de la fumée,
Et tu surgiras du milieu des cendres,
Rajeunie par la souffrance, rayonnante !*

*Ne pleure pas ! que tes cheveux ne s'éparpillent pas au
vent ;*

*Ne pleure pas ! que ta tête ne penche plus piteuse.
Connais-toi toi-même ! ramasse tes énergies !
Trop longtemps tes forces ont servi de piliers aux mai-
sons étrangères.*

*Qu'ils dorment en paix, les frères pâles qui tombèrent !
O Mère, relève-toi, bénis-nous, étends sur nous
Tes mains immenses ! Que notre sang tarisse
Et que nos vies soient immolées pour ton bonheur.*

*Tu sortiras triomphante de ces mornes ténèbres.
Tes yeux deviendront étoiles et resplendiront,
Tes blessures se changeront en des roses radieuses,
Et de tes cheveux blancs des lumières jailliront !*

*Tu te tiendras debout à la tête des chemins,
Et tu démoliras le sombre autel de la Tyrannie.*

*Relève-toi ! tes souffrances sont le mal d'enfancement !
O Mère ! c'est un monde qui remue dans tes flancs !*

10. **Chants Arméniens**, arrangés pour quintette vocal et instrumental. DIRAN ALEXANIAN.

a) *Chant populaire :*

“ Le mont Aragatz est couvert de nuages ”.

b) *Chants religieux :*

Fragment de la Messe ; Cantique.

Violoncelle : M. DIRAN ALEXANIAN.

Et le Chœur.

11. **Discours de M. Paul Painlevé**, Ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Inventions intéressant la Défense Nationale, Membre de l'Académie des Sciences.

Messieurs,

Lorsque, voici plus de cinq cents ans, Tamerlan, le plus sanguinaire des conquérants asiatiques, arriva devant la ville aux cent mille rosiers, Sivas, la perle de l'Arménie, l'Histoire raconte que les habitants épouvantés envoyèrent au devant du dévastateur, pour l'attendrir, des milliers d'enfants vêtus de blanc et portant des fleurs. Timour le Boiteux contempla longuement de ses yeux cruels ces milliers de têtes frêles qui ondulaient craintives devant lui comme un champ de blé mûr. Puis il fit charger ses cavaliers mongols et broya sous le sabot des chevaux les enfantines cohortes aux bras chargés de roses.

Ce récit, les vieux chroniqueurs qui nous l'ont laissé, le signalent comme un des attentats les plus monstrueux qui aient été commis contre l'humanité, aux âges les plus barbares. Nous ne pouvons le lire

jadis, sans qu'il nous apparût comme le rêve démoniaque d'un fumeur d'opium, comme un cauchemar sanglant que dissipe la lumière du jour.

Le cauchemar est aujourd'hui devenu une réalité. Les massacres qui depuis un an ensanglantent l'Arménie, égalent — que dis-je ? — dépassent par leur ampleur et par leur cruauté les plus atroces légendes de tous les siècles et de tous les pays. L'Allemagne peut être fière de son œuvre : sa gloire hideuse a effacé celle de Tamerlan.

Lorsque, au mois d'août 1914, le monde atterré apprit les drames qui ensanglantaient les villes de Belgique et les bourgs de la frontière française, il sembla pour tout être humain qu'on ne pût aller plus loin dans la voie du crime. Les Allemands allaient pourtant se surpasser eux-mêmes. A mesure que s'éloignait d'eux la victoire tant désirée, à mesure surtout que le théâtre de leurs attentats leur permettait mieux, par son éloignement, la dissimulation et le mensonge, ils allaient s'exalter sans mesure dans le meurtre et la cruauté.

En Belgique, c'est par centaines qu'il nous faut compter les victimes innocentes, les femmes et les enfants. En Serbie, c'est par milliers. En Arménie c'est par centaines de mille. Comme dans l'*Enfer* du Dante, c'est un cercle toujours plus profond d'horreurs où l'historien, plus tard, devra descendre, quand il suivra l'Allemagne dans son œuvre de sang.

Depuis un an l'extermination de la race arménienne se poursuit avec une méthode scientifique, une rigueur implacable, avec je ne sais quelle faculté d'organisation démoniaque et perverse. La province d'Erzeroum, les cinq provinces qui l'avoisinent, les provinces les plus riches de l'Arménie, sont littéralement vidées d'Arméniens.

Tout à l'heure, M. Paul Deschanel, en termes

superbes et saisissants, retraçait à grands traits cette méthode de massacres. Les hommes d'abord mobilisés, puis fusillés par leurs frères d'armes ou livrés aux travaux forcés afin que, quelques jours plus tard, les gardes-chiourmes les assomment ; les médecins, les prêtres, les notables, tout ce qui peut servir de guide ou de chef, emprisonné, torturé, exécuté.

Et quand il ne reste ainsi, dépourvue de tout conseil, que la foule timide des vieillards, des femmes, et des enfants, alors l'exode vers le Sud, alors le départ sous les coups de fouet des gendarmes, et avec le conseil ironique d'aller... où ? Là-bas dans le désert, fonder une nouvelle Arménie !

Ah ! Messieurs, quelle sinistre épouvante que ce voyage, dont le terme ultime est la mort ! Les mots se refusent à exprimer l'indignation qui gonfle le cœur.

Sur les routes, ce ne sont que gens mutilés, que femmes et jeunes filles livrées à qui les veut, qu'enfants brutalement arrachés à leur mère pour le Turc riche ou le pillard du désert. Les petits dont personne n'a voulu sont poussés à coups de matraques sur les routes, comme des chiens errants. Quand aux femmes, aux jeunes filles, leur sort est pire ; elles connaissent les plus atroces outrages. Souvent le pillard du désert qui vient d'abuser d'elle, la perce de son sabre ou de sa baïonnette et jouit de sa souffrance. Suivant le mot d'un témoin, les cris atroces des victimes montaient de tous côtés dans le ciel.

Cinq cent mille victimes ainsi massacrées, un nombre supérieur encore de femmes et d'enfants privés de famille, flétris, convertis de force à la religion turque ou enfermés dans des harems, un million, peut-être douze cent mille victimes innocentes, voilà le bilan de la civilisation turque en Arménie !

Je dis turque, Messieurs, je me suis trompé : c'est le bilan de la civilisation allemande que je devais dire. Il ne s'agit plus là d'une tache de sang sur l'histoire de l'Allemagne, comme l'écrivait jadis, à propos de la Belgique, un écrivain neutre singulièrement placide. Non, c'est une flaque de sang qui rejaillit sur l'Allemagne tout entière, qui la couvre des pieds à la tête et dont rien ne saurait désormais la laver !

Et qu'on ne vienne pas parler ici d'exagérations orientales. Nous avons des témoins, et des témoins que l'Allemagne ne pourra pas récuser, car ce sont des missionnaires *allemands*, des femmes de la Croix-Rouge *allemande* qui portent contre les méfaits de leur « kaiser » les plus effroyables accusations.

Il suffit de lire quelques lignes du rapport de la mission évangélique allemande, interdit par la censure allemande, mais qui a paru par fragments dans certains de nos journaux, pour être édifié sur l'œuvre meurtrière de l'Allemagne.

Voulez-vous — oh ! c'est horrible cette lecture, et pourtant il faut que notre pensée s'arrête sur certains crimes pour les mieux flétrir, — voulez-vous quelques mots de cette sanglante tragédie ? C'est le récit de deux femmes de la Croix-rouge allemande, deux femmes pleines de courage et de sang-froid, dont le témoignage ne peut être révoqué en doute, et dont une appartient à une famille de vieille aristocratie.

Voici ce qu'elles racontent, encore toutes pénétrées de l'horreur du spectacle qu'elles ont contemplé :

« Le soir du 18, nous nous promenions avec un de nos amis, « M. G..., devant notre maison. Nous rencontrâmes un gen- « darme qui nous raconta qu'une troupe de femmes et d'enfants « de la région de Baïbourt devaient passer la nuit dans un « endroit situé à dix minutes à peine de l'hôpital. Il avait aidé

« lui-même à les pousser comme un bétail, et il nous raconta, « avec des détails à donner le frisson, comment on les avait « traités pendant le long trajet. C'est en les égorgeant sans « trêve qu'on les amène par ici. Chaque jour, de dix à douze « hommes sont tués et précipités dans les ravins. On fend le « crâne aux enfants qui ne peuvent pas suivre. On pille et on « déshonore les femmes. Moi-même, ajouta le gendarme, j'ai « fait enterrer les cadavres nus de cinq femmes. Dieu veuille « m'en tenir compte ! C'est ainsi qu'il termina son effroyable « récit... »

Et voici la description d'un de ces cortèges voués au massacre :

« Nous n'oublierons jamais ce que nous avons vu : quelques vieillards, beaucoup de femmes aux formes vigoureuses, aux traits énergiques, une foule de jolis enfants, quelques-uns blonds avec des yeux bleus. Une petite fille souriait en voyant cet étrange spectacle, mais sur tous les autres visages, une gravité surhumaine. C'est ainsi qu'ils défilaient en ordre, dans un silence absolu, quelques-uns en nous saluant, tous ces infortunés qui sont maintenant devant le trône de Dieu et y élèvent leur plainte... Tous s'en allaient pour être attachés par groupe, puis précipités du haut des rochers à pic dans l'Euphrate...

« Notre gendarme nous dit qu'il venait justement d'escorter de Mama-Chatoun, localité située à deux jours d'Erzeroum, jusqu'à Kémagh, une troupe semblable, composée de trois mille femmes et enfants. « Tous supprimés ! » ajouta-t-il.

« *Nous.* — Si vous voulez les tuer, pourquoi ne le faites-vous pas dans leurs villages ? Pourquoi leur infliger auparavant cette misère sans nom?... »

« *Lui.* — C'est très bien comme cela ; il faut qu'ils souffrent. Et puis, que ferions-nous des cadavres ? Ils empesteraient ! »

Messieurs, c'en est assez ! Il est des horreurs que notre imagination se refuse à concevoir. Quand on songe que ces crimes s'accomplissent impunément depuis un an ; quand on songe qu'ils affligent non pas quelque tribu sauvage du centre de l'Afrique, que sa grossièreté même préserve dans une certaine mesure contre la douleur, mais une des races les plus hautement civilisatrices, admirablement douée pour tous les arts de la paix, une race qui a ses ar-

tistes, ses grands poètes, quand on songe que cette jeune fille, par exemple, dont parle un autre témoin, qui a vu onze de ses parents, toute sa famille massacrés, a reçu l'éducation dans nos écoles; quand on pense que ce mobilisé arménien, revenant en permission à son foyer, qui trouve sa maison occupée par des Turcs et les petits cadavres mutilés de ses enfants gisant le long de l'Euphrate, quand on pense que cet homme est un médecin de notre Sorbonne; quand on pense que ce n'est pas fini, qu'à l'heure même où nous sommes réunis, les mêmes tueries se répètent sur toute la surface de l'Arménie, et que ce sont des êtres à face humaine qui organisent ces choses, que dire si ce n'est qu'on se sent épouvanté d'être homme!

Voilà le crime inexpiable dont nous accusons l'Allemagne. C'est elle qui a voulu, si d'autres ont exécuté.

Ah! l'Allemagne, nous le savons, épiloguera. Ses docteurs en droit excellent à ergoter sur la vérité, comme à distiller le mensonge. Elle arguera de la *trahison* des Arméniens.

Mais d'abord, est-ce que la rébellion — hélas! combien justifiée — d'une petite minorité, en admettant qu'elle fût vraie, suffirait à justifier l'extermination de tout un peuple? Et pourquoi donc l'Allemagne, lorsqu'elle espérait encore dissimuler les massacres, répondait-elle aux observations des neutres que ces désordres étaient une fable, que tout était calme en Arménie, que le peuple arménien était d'ailleurs fidèle et loyal; que, par conséquent, aucune répression n'avait eu lieu, puisqu'il n'y avait pas lieu à répression.

L'Allemagne arguera encore du fanatisme musulman. Elle répondra, comme elle l'a fait au souverain pontife de la religion catholique, qu'il est difficile de

lutter contre la violence des Turcs, qu'elle a fait le possible, que, malgré tous ses efforts, elle n'a pu intervenir immédiatement, mais que la sécurité des Arméniens ne cesse de la préoccuper!

Messieurs, le fanatisme turc est brutal, incohérent et passager, il n'a pas cette persistance et cette méthode. Les massacres d'Arménie se sont déclanchés et développés comme un mouvement d'horlogerie, avec la même continuité que la mobilisation allemande.

Les massacres d'Arménie, ah! sans doute, besogne turque, mais méthode allemande! Et c'est l'Allemagne qui est responsable de ces innombrables crimes.

Qui donc, en effet, était le maître en Turquie, au moment où se déchaînaient ces terribles violences contre une population paisible? Qui, si ce n'est l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople et les chefs des missions militaires allemandes.

Qu'ont-ils dit, qu'ont-ils fait pour réprimer ces effroyables désordres? Ils sont restés silencieux, ne voulant pas, disaient-ils, intervenir dans les affaires d'ordre intérieur d'un allié.

Et leurs fonctionnaires qui, là-bas, au centre des massacres, n'avaient qu'un doigt à lever pour être obéis, qu'ont-ils fait? Nous pouvons le savoir par le récit même de ces deux ambulancières dont j'invoquais le témoignage et qui, épouvantées de l'orgie de sang où elles vivaient, demandaient à un consul allemand, éloigné de quelques kilomètres, d'accourir au secours des victimes.

Et celui-ci répondait : « Impossible de me déplacer; j'attends demain deux voyageurs autrichiens! » Honnête fonctionnaire, combien docile aux instructions de son gouvernement!

Combien docile aussi, cet officier d'artillerie alle-

mand qui, dans un des faubourgs principaux d'Erzeroum, dirigeait lui-même contre la foule sans armes le feu de ses canons, sans doute pour la protéger !

La main de l'Allemagne, nous la sentons partout dans cette œuvre de sang et de douleur. Elle apparaît tout entière dans le projet qui a servi de prélude aux massacres, dans ce projet d'exode, de déportation vers le Sud de toute la population arménienne.

Et tout s'explique : les Arméniens gênaient le développement du chemin de fer de Bagdad.

L'Allemagne avait jeté les yeux sur l'Asie mineure. Ces terres de choix, c'est à ses colons qu'elles devaient appartenir. Un seul obstacle : la nation arménienne, avec ses facultés de travail et sa puissance de civilisation. Comme il serait commode de s'en débarrasser en lui prenant ses biens, en l'exilant dans le désert, une misérable main-d'œuvre servile, livrée au fouet de ses exploiters et de ses bourreaux.

Ce fut le grand projet allemand, qui remonte à quelques années, auquel l'Allemagne n'a jamais renoncé. C'est ce projet que, par le meurtre, l'Allemagne a tenté d'exécuter.

L'histoire de l'Arménie n'est qu'un long martyrologe. Elle a été, pendant des siècles, une marche héroïque de la civilisation d'Occident contre les hordes asiatiques. Elle a été crucifiée par les Mogols et par les Turcs. Aujourd'hui, pour la première fois, c'est d'une nation occidentale, et d'une nation qui prétend insolemment marcher à la tête du monde qu'elle reçoit le coup le plus meurtrier.

Mais si profonde que soit la blessure, le peuple arménien ne succombera pas. Nous n'avons parlé que de ses souffrances, nous n'avons point parlé de

son courage, de son indomptable résistance qu'aucune épreuve n'a pu briser. C'est en vain que ses bourreaux, non contents de le torturer, se sont efforcés de l'avilir. Il est resté digne de ses ancêtres. Mais contre les canons de l'armée régulière, contre les sabres et les fusils des bandes d'assassins, quelle résistance peuvent opposer de paisibles agriculteurs, auxquels il ne reste même pas un couteau pour se défendre. Ils ne peuvent lutter que par la constance, par la fermeté d'âme. Très rares sont ceux qui pour sauver leur vie se sont convertis volontairement à l'islamisme. Leurs prêtres, leurs évêques ont supporté sans faiblir les pires tortures et le plus généreux d'entre eux a expiré dans le plus atroce supplice plutôt que de signer une pièce attestant que cinq cents de ses fidèles, massacrés dans une église, étaient morts de mort naturelle. Qu'on donne des armes à ces martyrs et ils deviennent d'intrépides soldats. Parce qu'ils avaient quelques fusils, 4,500 d'entre eux à Djebel-Moussa, sur la côte Syrienne, ont résisté jusqu'à l'épuisement complet de leurs munitions. Ils allaient périr les armes à la main, quand un navire français les a sauvés. Beaucoup combattent dans les armées russes du Caucase où les appellent les glorieux souvenirs des Loris-Melikof. D'autres sont dans nos rangs.

Le sang des victimes engendre des héros. C'est ce sublime espoir qu'exprime dans son poème, *Les Orphelins*, l'écrivain arménien, Archag Tchobanian, dont le talent égale le patriotisme, l'un des inspirateurs de cette commémoration de deuil et de gloire.

« O ma terre arménienne, s'écrie-t-il, où jadis s'épanouissaient le fier platane et la rose au milieu des vignes, tu n'as plus hélas ! pour derniers arbres, pour dernières fleurs, que des orphelins. La saison

où ils naissent embrasse toutes les saisons, l'été comme l'hiver, le printemps comme l'automne. Combien de temps elle doit durer, nul ne le sait... Mais cette floraison pâle (oh ! si pâle, car le sang des pères a coulé à flots), elle est comme l'expression de la suprême infortune de l'Orient ; elle est l'Innocence qui souffre pour réveiller les consciences endormies, pour raviver l'ardeur de ceux qui combattent le mal, pour montrer à l'humanité l'horreur où elle se débat ».

Et voilà le grand projet *civilisateur* ! de la ruée vers l'ouest. Qu'une nation entière périsse dans les tortures, mais que le Bagdad-bahn soit une bonne affaire !

A cet appel répond déjà le pas victorieux du soldat russe libérateur, à cet appel répond le canon de Verdun. L'heure que nous traversons est la plus solennelle qu'ait connue l'humanité, elle est la chance suprême que nous offre le Destin pour arracher le monde à la barbarie. Il s'agit de savoir si les horreurs que nous avons évoquées aujourd'hui seront possibles encore sur la face de notre planète. Il s'agit de savoir si *ceux qui ont fait cela* seront demain les maîtres ou s'ils seront châtiés. Il n'est pas d'autre alternative. La France et ses alliés portent dans leurs mains l'avenir de la civilisation. Ils n'ont pas le droit de composer, ils n'ont pas le droit de défaillir. Si lourds que soient les sacrifices, si cruelles que soient les pertes consenties, nous combattons jusqu'à la victoire, jusqu'à la libération du monde.

12. a) **Hymne aux morts**, de JEAN RICHEPIN.

A. GEORGES.

b) **Noël des enfants qui n'ont plus de maisons.**

CL. DEBUSSY.

(1^{re} Audition.)

M^{me} Jeanne MONTJOVET, Soliste de la Société des Concerts,
Accompagnée par M. Alexandre GEORGES.

13. **Je veux mourir en chantant** (traduction A. T.)

ADOM YARJANIAN.

M, Roger GAILLARD, de la Comédie-Française.

I

*Ce soir-là, j'étais seul avec la douceur de mon
Attente et de mon Espoir,
Et je pesais le sort de la Patrie dans la balance du Salut
et de la Souffrance,
Lorsqu'à travers l'horreur de la nuit on frappa
la porte de ma maison écartée.
Souriant, un camarade entra, superbement beau, fraternel
et terrible.*

II

*Il était jeune. L'étincelle de ses yeux émanait
des étoiles du ciel,
Et les formes de sa stature étaient façonnées avec la
puissance des marbres ;
Ses pensées, clairement allumées aux pages de la justice
humaine,
Avaient sur son front leurs fleurs de douleur et de bonté.*

III

*Nous causions des souffrances de la Patrie ;
Sa tête pensive ressemblait au cœur sanglant d'un demi-
dieu en deuil ;
Ses regards dans mes regards cherchèrent le signe de la
même destinée,*

Et nos tristes sourires, d'âme à âme, doucement rayonnèrent.

IV

*Il garda le silence pendant des heures. Je me taisais.
Des sanglots de souvenir mouillèrent nos yeux...
Et la clarté bleue de ma lampe, sur ma table, coulait
maintenant comme du sang.
J'ai pâli comme un rêve qui disparaît à l'apparition du
matin.
Mais lui, impassible, et debout, ma main dans sa main,
me dit :*

V

*« Ce soir, camarade, est mon soir de foi et d'adieu ;
J'ai déjà sellé mon coursier, et par la fièvre de la vie
et du combat, il hennit devant la porte ;
Et, regarde, à mes côtés, mon épée immaculée est nue,
avec la nudité des sentences surhumaines.
Approche ton front de mes lèvres... C'est mon soir de foi
et d'adieu, camarade :*

VI

*« Et sur ces pages blanches chante la douleur de la race
et la force de la race
En hommage à nos générations futures et à la tristesse
de notre vie d'hier ;
Je suis un orphelin et un révolté.
Adieu ! Je m'en vais chercher ceux que j'ai perdus ;
Donne moi un chant de tes chants, je veux mourir en
chantant »*

ADOM YARJANIAN.

14. Chant d'émigré, Mélodie populaire arménienne,
transcrite et harmonisée par le R. P. KOMITAS.

Mlle Marguerite BABAÏAN.

Mon cœur est pareil aux maisons en ruines,
Les poutres brisées, les piliers détachés ;
Les oiseaux sauvages vont y faire leurs nids...

15. **A la France**, poème de M^{lle} Armène OHANIAN.

Récité par l'AUTEUR, en costume arménien.

Avant de vous lire mon poème, je voudrais vous dire quelques mots.

Je suis une des nombreuses Arméniennes qui ont vu des massacres. Je les ai vus, et j'ai perdu les êtres qui m'étaient chers. J'ai perdu mon père.

J'ai vu aussi dans la maison de mes parents neuf personnes massacrées dans la même journée, pendant une fête de famille. De toute la famille, il n'est resté qu'une aïeule qui recueillit dans un cercueil les ossements des neuf personnes tuées et brûlées.

J'ai vu beaucoup d'autres choses encore. J'ai vu les étrangers qui restaient tout à fait indifférents à tout ce qui se passait sous leurs yeux, sous l'influence d'idées politiques ou diplomatiques.

J'avais alors à peine quatorze ans. Et j'aurais perdu, pour toute la vie, ma foi en l'humanité, si je n'avais vu en même temps les bons, les généreux Français, pareils à ceux qui ont parlé tout à l'heure avec tant de générosité, venir vers nous pour nous défendre.

Français, je suis heureuse d'être devant vous aujourd'hui pour vous dire de la part de toute l'Arménie mon remerciement profond, ému et sincère.

DÉDIÉ A LA BELLE ET CHÈRE FRANCE.

J'étais exilée de ma patrie et j'errais sur la vaste étendue de la terre en cherchant une patrie.

Et je suis arrivée dans un pays où il n'y avait qu'un long printemps et un long automne, où on ignorait les chaleurs accablantes de nos étés et les froids mortels de nos hivers.

Et parmi les vignes et les champs ensoleillés, je voyais travailler les gens de ce pays, toujours jeunes, souriants et hospitaliers.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays heureux » ?

Et on m'a répondu : « La France, la Voluptueuse ».

Et je me suis approchée des villes, pleines de monuments splendides, de châteaux gigantesques, d'arcs

fiers des triomphes de leur passé, et au-dessus de tous, je voyais toujours les cimes des cathédrales géantes qui montaient vers le ciel dans un désir extatique de saisir leur Dieu.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays merveilleux ? »

Et on m'a répondu : « La France, la Glorieuse ».

J'avais toujours, lorsque je fus frappée de la couleur rouge d'une large rivière — horreur ! C'était une rivière de sang tiède, qui apportait de très loin ses ondes épaisses.

J'ai avancé encore. Devant moi, les nuages de fumée noire couvraient le soleil au-dessus d'un champ de combattants, dont les uns tombaient en mourant à la mort et les autres les remplaçaient en chantant.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays chevaleresque ? »

Et on m'a répondu : « La France, la Courageuse ».

Enfin, je suis arrivée dans une cité immense, dont je ne voyais ni le commencement, ni la fin, une cité pleine de palais somptueux, de parcs et de bassins. Le soleil brillait sur le marbre des pavés et caressait les visages sereins et résignés des femmes voilées de deuils profonds. Les cloches des nombreuses églises remplissaient l'air de sons graves, et des mots inconnus pour moi, *Te Deum*, sortaient du sein des milliers de mille.

Et respectueusement, j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays de deuil ? »

Et on m'a répondu : « La France, la Victorieuse ».

J'ai embrassé alors le sol de ce pays et j'ai dit : « J'ai trouvé ma patrie, la seconde ».

C'est alors que M^{lle} Armène Ohanian qui avait ému profondément l'auditoire, déposa devant M. Deschanel, dans un geste d'une grâce adorable et d'une infinie délicatesse, la gerbe de fleurs qui

venait de lui être offerte. Elle en fut remerciée par des ovations prolongées.

16. **L'Hymne Arménien**, Chant national arménien,
harmonisé par O. VARGUES.

Poésie de Maurice BOUKAY.

(1^{re} Audition.)

M. SULLIVAN, de l'Opéra.

Accompagné de M^{me} O. VARGUES.

Cet hymne fut écouté debout par l'assistance.

Arménie,
Où jadis fut l'Eden,
Du genre humain premier jardin,
De nos aïeux terre bénie !

O Paradis !
O mon pays !

I

II

III

A ton nom cher,
Mon cœur est fier,
Et pour l'effort
Il bat plus fort !
Tout noble s'esprit
De toi s'éprit,
O Patrie,
Tant meurtrie,
Tes fleuves bleus,
Miraculeux,
Vont fécondant
Ton sol ardent !

O ciel divin,
L'arche s'en vint
Sous ton baiser
Se reposer !
Noé par toi
Redevint roi !
O patrie,
Tant chérie !
Passé l'hiver,
Le rameau vert
Sur l'Ararat
Refleurira !

Rois, généraux,
Tous nos héros
Ont respiré
Ton air sacré !
D'autres viendront
Qui maintiendront,
Arménie,
Ton génie !
Nous les suivrons,
Nous défendrons
Avec fierté
Ta Liberté !

Arménie,
Où jadis fut l'Eden,
Du genre humain premier jardin,
De nos aïeux terre bénie !

O Paradis !
O mon pays !

17. Allocution de M. l'Abbé Wetterlé.

Mesdames, Messieurs,

Je suis très ému de l'accueil que vous voulez bien me faire. Je sais qu'il ne s'adresse pas à ma personne, mais à ces Arméniens d'Europe que nous sommes en train d'affranchir à Verdun. (*Vifs applaudissements.*)

Un de mes amis avait conçu, peu de temps avant la guerre, une idée singulière, c'était de convoquer à Paris un congrès des nationalités opprimées. Or, chose curieuse, de toutes les nationalités qui avaient annoncé l'envoi de représentants à Paris, il n'en était pas une qui ne fut victime de l'Allemagne : Danois, Polonais, Alsaciens Lorrains, Tchèques, Ruthènes, Slovaques, Croates, Slovènes, tous avaient à se plaindre de ce peuple néfaste qui a voulu imposer sa « koultour » à des peuples mille fois plus civilisés que lui. Il était tout naturel que dans ces conditions, l'Allemand s'entendit admirablement avec cet autre barbare qui est le Turc.

M. le président Deschanel a rappelé que c'est en 1878, à Berlin, que fut signée la charte des libertés de l'Arménie. L'Allemagne était donc la première intéressée à couvrir de son autorité un engagement pris dans sa capitale. Or, qu'arriva-t-il ? En 1895 et en 1896, 300.000 Arméniens furent massacrés ; et alors que la France, l'Angleterre et la Russie faisaient entendre à Constantinople la voix de la protestation des peuples civilisés, Guillaume II se rendait à Stamboul et lui, l'empereur chrétien, il allait mettre sa main dans la main du sultan Abdul Hamid, le massacreur des Arméniens.

Aujourd'hui, les agents de l'Allemagne sont tout

puissants à Constantinople. Ils auraient dû, eux les représentants de la culture allemande, protéger la vie des Arméniens. Qu'ont-ils fait ? M. Painlevé le disait admirablement : à la barbarie turque, ils ont ajouté la méthode allemande. Et nous connaissons parfaitement bien, nous, Alsaciens-Lorrains, nous connaissons à fond pour l'avoir pratiquée, cette méthode systématique qui consiste à chercher à faire disparaître les peuples dont la civilisation est autrement ancienne que la « koultour » et les nations qui ont donné à l'humanité d'autres poètes et d'autres savants que l'Allemagne.

Je ne retiendrai pas plus longtemps votre attention, après les éloquents discours que vous venez d'entendre. Les deux éminents orateurs qui m'ont précédé ont moissonné tout le champ de l'Arménie et il ne me reste plus rien à glaner. Mais on m'avait prié d'apporter ici à l'Arménie le salut de l'Alsace-Lorraine ; je le lui apporte de grand cœur. Tous mes compatriotes ont été aussi victimes — s'ils n'ont pas autant souffert que les Arméniens, ce n'est pas l'envie qui en manquait à l'Allemagne — de la barbarie allemande. C'est pour cela que nous avons la plus grande confiance. Nous sommes déjà presque délivrés ; nous le serons sûrement demain et nous disons à l'Arménie : Courage ! la victoire des Alliés, c'est la victoire de la civilisation et de la paix sur la barbarie et sur la haine. Aujourd'hui sonne l'heure de la vengeance, l'heure de la justice. Demain, ce sera pour nous tous, l'heure de l'amour, de la fraternité et de la féconde liberté !

18. Soufflez une brise, complainte populaire arménienne,
transcrite et harmonisée par le R. P. KOMITAS.

M^{lle} KAVANOZ

Soufflez une brise, montagnes amies,
Portez remède à ma peine ;
Les montagnes ne soufflent pas de brise,
Elles ne portent pas remède à ma peine.

Nuages, nuages, faites un peu de fraîcheur.
Laissez tomber une pluie abondante,
Ensevelissez sous la terre noire
Les hommes méchants.

Soufflez une brise, etc.

Montagnes amies, plaines et
caux,
Sources qui coulez douce-
ment,
Ecoutez-moi un peu,
Voyez les douleurs de mon
cœur.

Soufflez une brise, montagnes
amies,
Portez remède à ma peine ;
Les montagnes ne soufflent
pas de brise,
Elles ne portent pas remède
à ma peine.

19. **Chansons** du poète populaire DJIVANI (traduc-
tion A. T.)

M. de MAX, de la Comédie-Française

*Je ne veux de mal à personne,
C'est mon droit seul que je veux défendre.
Je ne permets à personne d'arracher le pain de ma bouche,
C'est ma subsistance que je veux défendre.*

*Que le monde entende le cri que j'élève,
Que pour l'honneur mon sang soit versé ;
C'est ma langue, ma religion, ma nationalité,
Ce sont mes saintetés que je veux défendre.*

*Je suis fils d'Arménien, je suis né Arménien,
Je veux vivre et mourir comme un Arménien.
Je ne pense guère m'emparer de ce qui est aux autres,
C'est mon propre bien que je veux défendre.*

*Moi, Djivani je hais l'usurpateur,
Je hais le brigand qui me dépouille,
Contre le vautour, le loup et le voleur,
C'est mes agneaux et mes poussins que je veux défendre.*

* * *

*O ma nation, si malheureuse que tu sois,
Mon cœur ne te quittera jamais ;
Me causerais-tu mille souffrances,
Mon cœur ne te quittera jamais.*

*A nul moment je ne l'oublierai,
Arménie, ma tendre mère :
Me donnerait-on le Paradis,
Mon cœur ne te quittera jamais.*

*C'est par toi seul que je suis heureux,
O Patrie ! ô bien-aimée !
Qu'il me soit donné de me reposer dans ton sein !
Mon cœur ne te quittera jamais.*

*Je suis Djivani, je te serai fidèle,
A toute heure, tant que je vivrai ;
Dussè-je posséder l'Inde tout entière,
Mon cœur ne te quittera jamais.*

* * *

*Mon Dieu, donne aux faibles une âme nouvelle, pour qu'ils
se fortifient ;*

*Que les justes ne succombent point en ces temps chargés
de crime ;*

*Toi, le seul protecteur des nations déchues et orphelines,
Défends les brebis contre les bandes de loups.*

*Je te conjure, Seigneur, enlève la force aux cruels,
Que les sots pleins d'arrogance ne raillent point ton
troupeau.*

*Vivant à l'ombre des troncs desséchés et pourris,
Les plantes ne peuvent devenir des arbres droits et élancés.*

*Les pêcheurs, pauvres ignorants, recevant de toi la force,
Seigneur,
Se sont vus remplis de vaillance et de génie.
Sauve de l'abîme, Seigneur, tes fidèles serviteurs,
Que sur les hommes éclairés ne dominent plus les téné-
breux.*

20. Chants populaires

a) « *La douce lune s'est renouvelée.* »

Transcrit par le R. P. KOMITAS. Harmonisé par
Mlle M. BABAÏAN.

Mlles Marguerite BABAÏAN et KAVANOZ.

b) « *Mon bien-aimé, grand comme un platane.* »

Transcrit et harmonisé par le R. P. KOMITAS.

Mlle Marguerite BABAÏAN et le Chœur.

La douce lune s'est renouvelée,
Elle s'est renouvelée et s'est entourée d'un halo ;
Au milieu d'un groupe de nuages
La voici qui entre et s'égare.

Tu as une chevelure empour-
prée,
Le vent l'agite et la fait flotter ;
Tes yeux bleus, profonds
comme la mer,
Font perdre la raison à qui
les voit.

La rose rouge s'est ouverte à
la brise,
Le rossignol se tient auprès
d'elle,
Il ne laisse personne, sauf
lui-même.
L'approcher et la toucher.

* * *

Mon bien-aimé, grand comme un platane.
Mon tendre bien-aimé !

Le soleil s'est levé au milieu des nuages,
Notre union s'est faite au milieu des disputes ;
Que notre ennemi perde son fils.
C'est son cœur mauvais qui fut cause des disputes.

.....

21. **Les montagnes natales** (traduction A. T.).

Daniel VAROUJAN.

M^{me} MORENO, de la Comédie-Française.

*Montagnes, montagnes natales, reines immortelles,
Que le soleil ceint d'une couronne et que la brume-
revêt d'une tunique,
Montagnes aux flancs de glaciers, aux chefs parés d'une
chevelure de neige,
Que la lune oint de clarté,*

*Vierges sont vos fronts, embrassés par Dieu seul,
L'azur du ciel baigne vos sombres épaules ;
Dans vos gouffres où dorment des lacs solitaires,
Les étoiles seules fleurissent.*

*De vos grottes où le vent hurle comme les loups,
Des fleuves, jaillis vers le printemps, se précipitent
en écumant,
Et vont étaler à vos pieds des tapis fleuris
Où s'assoient les bergers.*

*La foudre se tord comme un serpent autour de vos lêtes
de granit,
Et les sapins qu'elle embrase, y fument pendant de longs
jours ;
L'aigle y cherche sa pâture au milieu des étoiles,
Et se désaltère aux nuages.*

*Soyez bénies, ô montagnes, berceaux de diamant,
Où jadis nos aïeux ont ouvert leurs yeux pour la première
fois,
Et, une peau de bête aux épaules, sont descendus dans les
plaines fertiles,
Exercer le bœuf au labour.*

*Au milieu des orages aux prunelles de feu,
Nos rois se mirent à la chasse des satrapes en fuite ;
Aux hennissements de leurs coursiers, les dragons dormant
sur les rochers
S'enfoncèrent dans les précipices.*

... Dans vos profondeurs ardentes bouillonnent l'or et
et l'argent
Dont les dames d'Arménie se façonnèrent des parures,
Les patriarches des calices, et nos chevaliers
Leurs flèches mortelles.

De votre sein maternel, le marbre coule comme le lait ;
Nos pères l'ont trait de leurs mains vigilantes,
Et ont construit les dieux et les autels immaculés
Où des tourterelles furent immolées.

Yervand bâtit sa cité et Yervaz son temple.
Des colonnes géantes, surmontées d'une tête de bélier,
resplendirent comme l'Ararat lui-même ;
Et votre marbre ensoleillé revêtit la forme sublime
Du génie de nos aïeux.

Sur l'Euphrate endiablé Arschak jeta des ponts,
Qui furent des ceintures de force enlaçant la taille souple
De cette Déesse rebelle et des mûrons tordus
S'y suspendirent en parures.

Avec votre marbre furent sculptées les mausolées d'Ani,
Et les urnes, remplies de cendres arsaïdes,
D'où bourgeonna, comme une pousse de chêne,
Le Bagratide belliqueux.

Montagnes, noires montagnes, maintenant, hélas !
vous êtes dépouillées
De vos gloires rayonnantes, de vos héros du temps jadis ;
Au lieu des Dieux, un nuage, comme le voile d'une
pauvre veuve,
S'étend sur vos têtes.

Que notre jeunesse revienne à vous, qu'elle se rapproche
du soleil,
Qu'elle se fasse un château du berceau de ses pères,
Qu'elle ait au-dessus d'elle les ailes des aigles
et le ciel immense,
Qu'elle s'arme de la foudre !

Le salut est en vous, dans vos fentes sombres,
Sur vos pics d'où la chèvre regarde le gouffre ;

*Là, les cataractes, auprès desquelles fleurissent des rosiers,
Invitent aux combats.*

*Que notre jeunesse revienne à vous et forme une armée
nombreuse comme les étoiles ;*

*Vous êtes des forteresses contre l'ennemi, des palais pour
les héros ;*

*Aux braves vos rochers écarlates, polis par les eaux,
Deviennent des trônes dorés.*

*Et que sous les pieds des braves seuls, palpitent noblement
Vos volcans voilés qui sont vos cœurs brûlants !*

Et que demain, de vos marbres blancs

On construise des statues de héros !

22. **Discours de M. Anatole France**, Membre de l'Académie Française, Président de l'Association des " Amitiés Franco-Etrangères ".

Messieurs, Mesdames,

Il y a vingt ans, lorsque les massacres ordonnés par le sultan Abdul-Hamid ensanglantèrent l'Arménie, quelques voix seulement en Europe, quelques voix indignées protestèrent contre l'égorgement d'un peuple. En France, un très petit nombre d'hommes appartenant aux partis les plus opposés s'unirent pour revendiquer les droits de l'humanité grandement offensée. Vous les connaissez : Jaurès, Denys Cochin, Gabriel Séailles, Ernest Lavisse, Jean Finot, Victor Bérard, Francis de Pressensé, le Père Charmetant, Pierre Quillard, Clemenceau, Albert Vandal, quelques autres encore que je m'excuse de ne pas nommer. Le reste demeura muet. Plusieurs se sentaient émus d'une grande pitié ; mais comme les malheureux inspirent de l'éloignement à la plupart des hommes, on chercha des torts aux

victimes; on leur reprocha leur faiblesse. Quelques-uns, prenant la défense des bourreaux, les montraient châtiants des séditeux ou vengeant les populations turques ruinées par des usuriers chrétiens. D'autres enfin voyaient dans ce carnage la main de l'Angleterre ou celle de la Russie.

Cependant, malgré les protestations des Arméno-philés et les représentations timides de quelques Puissances, en dépit des promesses du gouvernement turc, la persécution, parfois assourdie et voilée, ne cessait pas. En vain une révolution de palais changea les chefs de l'Empire. Les Jeunes Turcs, parvenus au pouvoir, surpassèrent Abdul-Hamid en férocité, dans l'organisation des massacres d'Adana. A la longue, les malheurs de ces chrétiens d'Orient lassèrent la pitié. Ils demeuraient incompréhensibles à l'Europe civilisée. Le peuple Arménien ne nous était connu que par les coups qui le frappaient. On ignorait tout de lui : son passé, son génie, sa foi, ses espérances. Le sens de son extermination échappait. Il en allait encore ainsi il y a deux ans. La grande guerre éclata. La Turquie s'y comporta comme une vassale de l'Allemagne. Et la lumière se fit soudain en France sur l'esprit de l'Arménie et les causes de son martyre. On comprit que la longue lutte inégale du Turc oppresseur et de l'Arménien était, à la bien comprendre, la lutte du despotisme, la lutte de la barbarie contre l'esprit de justice et de liberté. Et, quand nous vîmes la victime du Turc tourner vers nous des yeux éteints où passait une lueur d'espérance, nous comprîmes enfin que c'était notre sœur d'Orient qui mourait, et qui mourait parce qu'elle était notre sœur et pour le crime d'avoir partagé nos sentiments, d'avoir aimé ce que nous aimons, pensé ce que nous pensons, cru ce que nous croyons, goûté comme nous

la sagesse, l'équité, la poésie, les arts. Tel fut son crime inexpiable.

Il convient donc, Mesdames et Messieurs, qu'une assemblée de Français rende à ce peuple, dans sa grande et noble infortune, un solennel hommage. Nous accomplissons ici un devoir sacré. Nous rendons à l'Arménie les honneurs dûs moins encore à ses illustres infortunes qu'à la constance avec laquelle elle les a supportées. Nous la louons de cet invincible amour qui l'attache à la civilisation des peuples représentés dans cette salle, à notre civilisation. Car l'Arménie est unie à nous par les liens de famille et, comme l'a dit un patriote arménien, elle prolonge en Orient le génie latin. Son histoire, telle que M. Paul Deschanel vient de nous en donner un vigoureux raccourci, se résume dans un effort séculaire pour conserver l'héritage intellectuel et moral de la Grèce et de Rome. Puissante, l'Arménie le défendit par ses armes et ses lois; vaincue, asservie, elle en garda le culte dans son cœur. L'on peut dire que, en ces heures récentes dont M. Painlevé nous a retracé éloquemment l'horreur sans exemple, plus de cinq cent mille Arméniens sont morts pour notre cause et notre nom sur les lèvres. « Ces chrétiens, disent les Turcs, organisaient une vaste insurrection et tendaient la main aux ennemis du Croissant ». Les assassins ne sauraient légitimer leur crime par cette imputation. Mais il est vrai que les Arméniens appelaient de leurs vœux la victoire de la France et des Alliés.

Au reste, la destruction de ce peuple, qui nous aime, était résolue dans les conseils du Gouvernement turc. Tout ce qu'il y avait, de Samsoun à Diarbékir, de jeunes hommes, de vieillards, de femmes, d'enfants, périt assassiné par ordre du Sultan, avec la complicité de l'Allemagne.

L'Arménie expire. Mais elle renaitra.

Le peu de sang qui lui reste est un sang précieux dont sortira une postérité héroïque. Un peuple qui ne veut pas mourir ne meurt pas.

Après la victoire de nos armées, qui combattent pour la justice et la liberté, les Alliés auront de grands devoirs à remplir. Et le plus sacré de ces devoirs sera de rendre la vie aux peuples martyrs, à la Belgique, à la Serbie. Alors, ils assureront la sûreté et l'indépendance de l'Arménie. Penchés sur elle, il lui diront : « Ma sœur, lève-toi ! ne souffre plus. Tu es désormais libre de vivre selon ton génie et ta foi. »

23. **Mer Hairenik**, Chant patriotique arménien.

Le chœur ; sous la direction de M. VINCENT d'INDY

Notre patrie, malheureuse, sans défense,
Piétinée par l'ennemi,
Appelle maintenant ses fils
Pour qu'ils viennent la venger.

Notre patrie, depuis tant d'années
Ligottée de chaînes,
Par le sang sacré de ses fils vaillants
Sera délivrée.

*
*
*

Les poèmes arméniens qui figurent au programme ont tous été composés sous le règne d'Abdul-Hamid, à l'époque des massacres. Parmi les *Montagnes d'Arménie*, *Appel*, en 1895-96, à Tiflis ; la *Berceuse* en 1897, à Paris ; *Je veux mourir en chantant*, en 1903, à Genève ; les chansons de Djivani, au Caucase, de 1896 à 1900 ; les *Montagnes natales*, en 1907, à Gand.

Parmi les auteurs, Yarjanian et Varoujan, dont le premier, originaire d'Eghine, a fait ses études à

Genève et à Paris, le second, originaire de Sivas, à Venise et à Gand, furent les chantres magnifiques des souffrances endurées dans cette période par le peuple arménien et de la lutte désespérée qu'une poignée de militants ont menée contre la tyrannie hamidienne, ils ont été, d'après les informations parvenues de Turquie, parmi les nombreux intellectuels qui ont péri dans le récent désastre.

A l'issue de cette matinée, devant un auditoire tout frémissant encore des émotions éprouvées, Anatole France et l'abbé Wetterlé se donnèrent spontanément l'accolade. Et ce fut le plus noble couronnement de ces heures d'unanime communion de pensée et d'art.

